

Manuela Moretti
Bellinzona

Le langage à la Renaissance

De la recherche du langage originnaire à la revalorisation des langages humains

Das Zeitalter der Renaissance ist ein wichtiger Augenblick in der Geschichte der Sprache: Es entsteht ein neues Bild von Sprache, das sich mehr und mehr von theologisch-philosophischen Betrachtungen entfernt und eigentlichen wissenschaftlichen Fragen zuwendet. Hier wird der Grundstein gelegt für die spätere historische Grammatik, was in einem ersten Schritt zu einer Entmystifizierung der Sprache und zu einer Neuinterpretation der Heiligen Schriften führt. So erscheint die Vielfalt der Sprachen, mit der die Menschheit nach dem Turmbau von Babel geschlagen wurde, nicht mehr als Zeichen eines Fluchs, sondern im Gegenteil als Vorläufer des Pfingstwunders und seiner Erlösung.

L'époque de la Renaissance représente un moment important dans l'histoire de la langue, dans lequel on propose une vision de la langue et du langage qui s'éloigne de plus en plus des considérations théologico-philosophiques pour se pencher sur des questions d'ordre scientifique à proprement parler. Cette réflexion jettera les bases de ce qui sera plus tard la grammaire historique, non sans passer par une démythification du langage et une réinterprétation des Saintes Ecritures. En effet, la diversité des langues, dont est frappée l'humanité suite à la construction de la Tour de Babel n'est plus la marque d'une malédiction, mais au contraire le signe précurseur de la Pentecôte et de sa rédemption.

Introduction

La Renaissance est une période de découvertes qui mettent paradoxalement l'homme dans un état de crise. Ces années sont caractérisées par des guerres d'expansion, des querelles religieuses et une forte instabilité politique et sociale. Il n'est pas difficile d'imaginer combien de tels pas en avant peuvent déstabiliser l'homme de l'époque. A la suite de ces bouleversements naît, à côté de celui des traditionalistes, un courant de pensée qui valorise et recherche la nouveauté, ainsi que le savoir. Les savants qui adoptent cette nouvelle idéologie sont poussés par deux tendances: si d'une part ils veulent reprendre les classiques, de l'autre ils veulent se créer un nouveau point de vue par rapport au nouveau monde qui les entoure, un point de vue, non plus lié à la tradition et aux préjugés mais ouvert à accepter les changements. Auparavant il n'était pas possible de penser hors des dogmes de la foi chrétienne; avec la Renaissance, l'homme prend son destin en main.

1. Le langage au 16^e siècle

La crise des valeurs à laquelle on assiste s'élargit aussi à d'autres questions,

secondaires par rapport à la religion et à la politique, mais directement liées à ces dernières: le langage en est un exemple. Le grand texte de référence pour presque toute question était la *Bible*, dans laquelle on trouve des passages sur le langage qui vont stimuler la réflexion sur cette problématique: *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était, au commencement, auprès de Dieu. Tout par lui a été fait, et, sans lui, rien n'a été fait de ce qui a été fait.* (Jean I, 1-3)

La recherche linguistique n'est plus vue seulement comme liée ou subordonnée à la théologie: elle devient, à la lumière de ce passage de la Bible, théologie elle-même. En effet, si l'on regarde le début de l'évangile de Jean, le *Verbe* se confond avec Dieu (Dubois, 1970: 28) et de plus, la première apparition de Dieu dans le livre de la Genèse est verbale: *Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre [...] Dieu dit: Que la lumière soit! Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut le premier jour.* (Genèse, I)

Comme le dit très bien Dubois «*pour l'architecte divin, la dénomination est une manifestation d'être: la création du monde est un discours de Dieu*» (Dubois, 1970: 28). On comprend ici l'importance qu'avait le langage: il était la manifestation du Père mais aussi le Père lui-même: les recherches linguistiques acquéraient ainsi une base religieuse qui motivait les études sur les langues: en 1530 on fonde le «Collège des lecteurs royaux» (le futur Collège de France), un groupe de professeurs qui échappent, grâce à la protection directe du souverain, à la tutelle de la Sorbonne. A l'intérieur de ces institutions on traduit des textes et, grâce à l'intérêt que porte la Réforme au texte original, aussi la Bible, le Texte par excellence. Mais avant d'arriver à cela, les savants de l'époque ont dû vaincre beaucoup de préjugés par rapport à la diversité.

En effet, tout préjugé lié à la pluralité des langues dérive directement du Texte par excellence, et plus précisément de l'*Ancien Testament*: *Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots. [...] Et Yahweh dit: «Voici, ils sont un seul peuple et ils ont pour eux tous une même langue; [...] maintenant rien ne les empêchera d'accomplir leurs projets. Allons, descendons, et là même confondons leur langage, de sorte qu'ils n'entendent plus le langage les uns des autres [...] ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on lui donna le nom Babel, car c'est là que Yahweh confondit le langage de toute la terre [...]»* (Genèse XI, 1, 6-9).

Au 16^e siècle Maurice Scève met en vers la construction de Babel, et Du Bellay la cite au début de son œuvre. Ces auteurs qualifient la construction de la tour comme négative, et Dante, dans son traité en latin, introduit l'épisode en disant: *Dispuet, heu, nunc humani generis ignominiam renovare* et il ajoute ensuite que tout l'humanité s'était unie pour une «opus iniquitatis». Scève, lui, attribue à l'orgueil le désir de construire la tour et voit dans la confusion qui en dérive la punition,

et Du Bellay, enfin, dans le premier chapitre de la *Deffense*, fait remonter au même épisode la diversité des langues: *Laquelle diversité, et confusion, se peut à bon droict appeler la Tour de Babel* (Du Bellay, 2001: 74).

2. L'unité

A la Renaissance on croyait que l'unité représentait la perfection: l'Absolu est unique, la vérité est une, il y a une seule Eglise et un seul Dieu. On retrouve cette structure dans la nature même: le soleil, la terre et l'univers. Par conséquent, si l'Un était la perfection, on voyait dans la pluralité l'imperfection et le signe du diable, l'être multiple. Cette vision négative était fondée, entre autres, sur l'épisode de la tour de Babel, dans lequel, comme punition, Dieu divise et multiplie les langues en créant la confusion et l'incompréhension parmi les hommes. Dans les commentaires de Calvin et de Luther à la *Genèse*, on voit très bien cette négativité liée à la pluralité des langues, qui s'oppose au bonheur perdu qui caractérisait la langue unique de l'origine:

[...] comment se fait-il que les hommes, qui sont participants d'une même raison et nés pour vivre en société les uns avec les autres, n'usent point entre eux d'une seule et même langue? Moïse donc enseigne [...] que c'est une punition que Dieu a infligée aux hommes pour dissiper les langues, parce qu'ils avaient malheureusement conspiré contre lui[...]. C'est donc une juste vengeance de Dieu que leurs langues ont été divisées. (Calvin, chap. XI, 1)

Après le déluge, la terre entière connut un temps de bonheur. Car tous les hommes n'avaient qu'un seul langage, ce qui n'était pas un médiocre lien de concorde, et qui était avant tout utile au maintien de l'enseignement religieux. [...] La différenciation des langues fut le châtement qui suivit ce péché, nous dit Moïse. (Luther, chap. II, 409- 413)

Ces deux passages montrent la mentalité de l'époque et motivent les recherches qui commencent, afin de retracer la langue pure et universelle de l'origine: la langue adamique. Il est évident qu'à ce moment l'idée d'une polygénèse des langues ne peut être envisagée: elle n'est signalée que pour être refusée.

3. La langue adamique

La plupart des intellectuels identifiaient la langue-mère avec l'hébreu, la plus ancienne et donc celle plus proche du langage adamique. La raison la plus évidente de ce choix est que l'hébreu est la langue de l'Ancien Testament, réputé le premier témoignage écrit de l'humanité. La valeur linguistique grandissante de l'hébreu n'est pas uniquement une conséquence de l'intérêt pour les origines, mais aussi de la recherche exégétique et du souci philologique des humanistes envers le texte authentique.

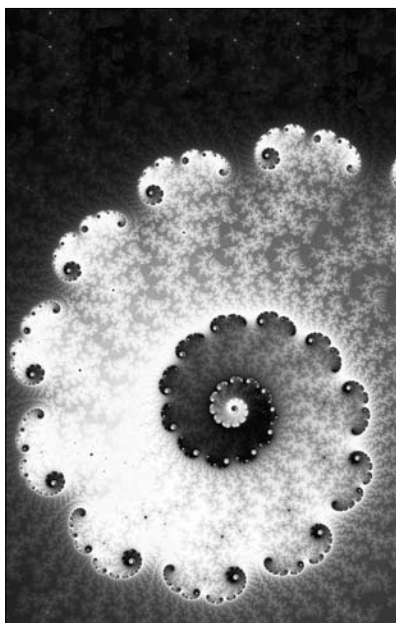
Déjà au 13^e siècle la théorie exposée par Dante dans le *De vulgari eloquentia* (Livre I, chap. VII, p. 208) donne à l'hébreu le statut de langue première: il relève dans ce passage que les Hébreux se sont abstenus de la construction de la tour, la réputant une chose stupide et exécrationnelle.

Les savants qui soutiennent l'originalité de cette langue basent leur démonstration sur deux caractéristiques fondamentales tirées de l'étude des qualités internes de la langue: l'universalité de l'hébreu et le rapport entre signifiant et signifié. En effet on peut trouver dans toutes les langues du monde des traces de l'hébreu: Postel dans le *De originibus* essaie de démontrer que toutes les lois, les lettres, les disciplines dérivent des colonies des Hébreux et que tous les idiomes du monde ont des similitudes avec cette langue. Cette thèse en démontre le caractère primordial, universel. En outre, il y a dans cet idiome une similitude entre signifiant et signifié, comme il devait y en avoir une

dans la langue adamique qui désignait effectivement les objets.

Pour les Cabalistes il y a des correspondances secrètes qui lient la nature de Dieu, l'architecture cosmique et la structure linguistique de l'hébreu. Claude Duret dans son *Thrésor de l'histoire des langues* affirme que: *Les cabalistes maintiennent que qui scait deuement prononcer le langage hebrieu et garder leur qualites et accents comme il faut, représente par là toute l'harmonie céleste, et la supramondaine encore, ce qui ne peut pas arriver es autres langues, et escritures qui sont destituees de ce mystere. Ce qui est cause que mesme en notre religion nous gardons encore quelques mots hebrieux, comme de plus grande vertu et efficace.* (Duret, 1972: 25)

Un autre argument qui permet de donner le statut de langue la plus ancienne à l'hébreu est une fable très répandue à l'époque: Héber, le chef de la tribu qui s'est tenue à l'écart de la construction de la tour de Babel, aurait appelé son fils «Division» en marquant ainsi le signe prémonitoire à la future confusion à laquelle il devait échapper. De plus, dans le chapitre X de la Genèse on peut lire la liste des noms des descendants du patriarcat:



à chaque nom correspond une région du monde.

Mais cette théorie qui donne la primauté à l'hébreu, la plus répandue à l'époque, n'est pourtant pas la seule: Joachim Périon dans son *De Linguae gallicae origine*, soutient en effet que la langue originelle est définitivement perdue et qu'après Babel toute langue est nouvelle.

4. La langue la plus importante

Mais si la primauté de l'hébreu est plus ou moins acceptée par tous, la détermination de la langue «monarque» est, elle, plus controversée: ce statut est disputé entre trois langues principales: le latin, le grec et, évidemment, l'hébreu. Là aussi on peut voir l'importance de la religion: dans le nombre trois on découvre le signe de la trinité. Le latin est la langue la plus répandue; elle est parlée par les théologiens, par les savants et les diplomates. Bovelle soutient la suprématie de cette langue parce qu'elle ne change pas, contrairement aux autres langues qui présentent beaucoup d'altérations. Mais le latin reste toujours lié à la domination romaine: beaucoup de monde y voit encore le symbole de la colonisation religieuse et culturelle. Le grec par contre ne présente pas d'inconvénients, et il a une haute valeur intellectuelle. Pour des savants comme Gessner, mises à part ces trois langues, toutes les autres sont barbares (Gessner, 1555: 1). Au Collège de France on enseigne en effet cette triade, les langues «nobles», sacrées en tant que véhicules de l'Écriture sainte. Mais à côté de ceux qui cherchent une langue principale on trouve des savants, comme Du Bellay, qui voient l'égalité de toutes les langues: [...] *on ne doit pas louer une langue et blâmer l'autre: veu qu'elles viennent toutes d'une mesme source, et origine: c'est la fantasia des hommes: et ont esté formées d'un mesme jugement, à une mesme fin: c'est pour signifier entre*

nous les conceptions et intelligences de l'esprit. (Du Bellay, 2001: 75)

Du Bellay, qui soutient surtout la langue française, utilise comme argument la pauvreté initiale de la langue latine (chapitre III): les Romains, avec le temps, l'ont enrichie à l'exemple du grec. *La Deffense* invite donc les savants à composer les œuvres en français, afin d'enrichir leur langue et de l'élever au même niveau que les langues nobles.

5. Les réflexions scientifiques

A cette quête de la langue originelle, ou de la langue la plus importante, s'ajoute la curiosité et l'esprit de recherche propres à la Renaissance: les savants désirent tout expliquer. On commence donc à développer une réflexion plus physiologique et phonétique de la langue: à travers les recherches scientifiques la langue perd «son caractère d'essence pour s'intégrer comme un chaînon dans un système de références entre le monde extérieur et l'univers mental [...] choses et idées passent par les mots, conçus comme moyens, et non comme symboles» (Dubois, 1970: 96). On découvre les mécanismes concrets de la transmission de la langue, à travers l'observation des enfants et des sourds: on substitue à l'idée d'innéisme l'idée d'acquisition par l'entraînement de l'appareil audio-phonatoire. En effet, on croyait d'abord que la langue était innée chez les enfants. Le passage de l'inné à l'acquis est bien mis en évidence par une légende, celle du mot *bec*. Dès leur naissance deux enfants sont nourris par une femme muette dans la forêt; quand ils font retour en ville le seul mot qu'ils connaissent est *bec*, et les savants y voient le mot hébreu pour dire *pain*. On comprend par la suite qu'en réalité *bec* n'est que l'imitation du cri de la chèvre, et, par là aussi, que le retard du langage chez l'enfant est signe de la difficulté de l'acquisition, évidente aussi dans

les cris, les imitations maladroites et les bégaiements qu'il produit avant de parler. De plus on observe que les sourds, privés de l'audition, sont aussi privés de la parole, ce qui montre que celle-ci est causée par l'imitation et n'est pas innée. Un autre facteur qui dément la théorie de l'inné est qu'on ne peut pas perdre ce qui est inné, mais seulement ce qui est acquis: les médecins de l'époque ont trouvé quelque cas d'enfant qui en perdant l'ouïe ont perdu la parole.

A la recherche du langage premier, les savants de l'époque commencent donc à préférer une recherche physiologique et psychique basée sur l'observation pratique. Cette manière d'opérer, à l'opposé des spéculations philosophiques qu'on pouvait faire sur l'origine de la parole, cause une démythisation du langage, et déplace le problème sur les mécanismes du langage et non plus sur la langue en tant qu'abstraction.

6. Pluralité de l'univers et des langues

Mais, comme l'a souligné Bochart, Dieu, punissant l'homme par la confusion des langues, n'a pas enfermé chacun dans sa propre langue. Il a permis aux hommes de recommencer à se comprendre en apprenant d'autres langues (Bochart, 1646: 59). De plus, l'homme de la Renaissance, en se basant sur Plin (*Historia naturalis*, VII, 1), peut conclure que la pluralité des langues est aussi un aspect de la variété ordonnée du monde. Ainsi que la variété de la nature, la variété des langues «loin de nuire à son unité, donne matière à l'ordre: un dans son dessein, multiple dans ses parties, l'ordre concilie l'unité et la variété; il écarte deux périls: celui d'une altérité si confuse que l'homme ne saurait y tracer son chemin, celui aussi d'une unité si totale, si ramassée que l'homme ne se perdrait pas moins dans cet océan de la similitude» (Céard,

1980: 592). En effet la prolifération des langues n'est pas sans ordre, on peut repérer une «matrice ou mère de toutes les langues, quelque innumérables qu'elles soient» (Duret, 1972: 269). Dès lors les hommes de la Renaissance commencent à étudier la variété des langues, et c'est ainsi que Gessner, dans son *Mithridates*, affirme que: *Les langues et les dialectes par lesquels les hommes énoncent entre eux et interprètent les pensées de l'esprit sont d'une variété considérable. Ce n'est pas curiosité, mais activité «libérale», de comprendre quelles langues sont plus ou moins parents entre elles, quelles totalement différentes.*

Les langues donc, dans leur diversité, sont une manifestation de la richesse de la nature. Cardano, dans son œuvre *De Subtilitate*, affirme que la diversité des langues répond à la diversité des besoins d'expression. Les hommes qui parlent plusieurs langues peuvent ainsi choisir dans laquelle exprimer leurs pensées et leurs sujets. Cardano soutient la *felix culpa*, il croit que la punition de Babel a permis un enrichissement expressif.

7. Les polyglottes

La Renaissance admire beaucoup les polyglottes: pour mettre en évidence la grandeur de l'Empereur Othon, Duret rappelle qu'il «povoit répondre à tous les Ambassadeurs qui luy estoient envoyer, chascun dans sa propre langue» (Duret, 1972: 801). C'est proprement cette «dextérité d'apprendre toutes langues» (Paré, III, 768) à travers l'apprentissage qui fait la vraie supériorité de l'homme par rapport aux autres créatures et c'est par cette dextérité que l'homme échappe à la punition de Babel. Comme le souligne bien Céard dans son article, le mythe d'une langue unique et commune à tous les hommes est remplacé par l'aptitude à parler toutes les langues du monde. De même, le critère d'évaluation des langues change: dans ce cas aussi la

pluralité est préférée à l'unicité. Cette transformation est très claire dans l'œuvre de Duret qui, au cours de 400 pages, change d'avis à propos du statut du grec: si d'abord il le réputait inférieur à l'hébreu en tant qu'idiome le plus important, où le rapport signifiant/signifié est le plus direct - un seul mot désigne une seule chose - à la fin il fait l'éloge du grec en tant que langue riche de «mots, noms, dictions et verbes» (Duret, 1972: 302).

8. Les démons

Mais, à côté de cette nouvelle conception positive des polyglottes, ou des langues qui présentent une richesse et une variété, on retrouve toujours la peur face aux nouveautés: en effet d'aucuns affirment que ceux qui savent parler beaucoup de langues sont victimes d'un prodige ou, pire encore, qu'ils ne sont autre que des démons. Les Tziganes par exemple incarnent cette catégorie d'hommes: race sale, de voleurs, mais habile en toute langue. Cette idée est basée d'abord sur l'opposition Un-dieu / multiple-démon, mais aussi sur l'observation scientifique de certains types de maladies qui font parler les hommes dans plusieurs langues, apparemment jamais apprises. Au 16^e on cite des cas de sorcières polyglottes. On voit là très bien que, même si on commence à la démythifier, la langue continue à être entourée d'un prestige mystérieux.

9. Langue VS parole

Ce qui caractérise l'homme par rapport aux autres êtres vivants doués de langage n'est pas tant «l'usage de la langue, que l'aptitude à s'exprimer dans une langue ou, mieux encore, la parole elle-même» (Céard, 1980: 586). La parole a en effet la capacité de peindre la pensée, elle est «l'image de la pensée». Candalle affirme que, du moment que l'Esprit de Dieu est

commun à tous les hommes, la parole l'est aussi. Ainsi, s'il y a beaucoup de langues au monde, il y a une seule parole, véhiculée par les diverses langues. L'unicité est donc à rechercher dans le don de la parole, qui est universel, et non dans les langues, qui sont multiples.

10. La Pentecôte

La Renaissance, en passant de la quête de la langue originaires à l'accueil de la diversité, ne renonce pas vraiment à chercher l'unité perdue, mais place l'espoir d'une unité nouvelle dans la diversité. C'est pour cette raison qu'en reconnaissant l'importance des trois langues (latin, grec et hébreu), qui sont étudiées partout le monde, cette époque réalise une «deuxième Pentecôte»: Gessner affirme que cette époque connaît la grâce divine de pouvoir lire l'Écriture sainte dans diverses langues et que l'unique vérité y est proclamée par chaque nation dans sa langue maternelle. Le miracle de la Pentecôte se renouvelle donc avec le Saint-Esprit qui descend sur les apôtres pour rendre possible la rédemption après la confusion de la tour de Babel.

Il y a deux interprétations possibles du miracle: soit les apôtres parlent toutes les langues, soit ils parlent une même langue que tout le monde comprend comme si c'était la sienne. Cette deuxième interprétation présuppose que toutes les langues sont des dérivations (impures) de la langue première et que dans toutes les langues il y a des traces de celle-ci, qui un jour nous sera rendue. L'unité de la langue n'est donc pas à rechercher dans le passé mais dans le futur. La possibilité de connaître plusieurs langues et de pouvoir traduire devient le signe de la rédemption. Le fait de trouver des équivalences d'une langue à l'autre et donc de traduire et par conséquent de transmettre l'évangile, donne petit à petit aux hommes de l'époque la volonté d'apprendre le plus de langues possible, tant modernes

qu'anciennes. L'interprétation de la différence des langues a été complètement bouleversée, même si le point de repère le plus important reste sans doute aucun, les Écritures Saintes.

11. Conclusion

Les études qui commencent au 16^e siècle ont pour but de retrouver la langue originaires et avec elle le paradis perdu. Mais ce regard en arrière, grâce aux intérêts de l'époque et aux études qui s'amorcent dans le domaine linguistique, aidés par les études scientifiques des médecins et des physiiciens, ouvre la voie aux études linguistiques et comparatives, ainsi qu'à la rédaction des grammaires (Dubois, 1970: 141). Ces études tendent à démontrer que le langage n'est pas inné et, avec la préoccupation scientifique qui caractérise l'époque, les savants entreprennent d'étudier les phénomènes linguistiques en tant que phénomènes naturels et physiologiques. Grâce à l'esprit missionnaire qui se développe avec la Contre-réforme, on commence aussi à étudier les langues parlées par les hérétiques et les peuples récemment découverts. Ainsi la capacité de connaître plusieurs langues, de plus en plus répandue, devient courante, elle perd son caractère prodigieux, et est reconnue d'une manière évidente comme le résultat d'une acquisition. On remarque en outre que la diversification linguistique ne se produit pas seulement dans l'espace mais aussi dans le temps, à l'intérieur d'une même langue: Fauchet par exemple remarque que le degré de développement d'une civilisation provoque des transformations dans la langue elle-même et que l'influence des orateurs entraîne une sorte d'auto-progression de la langue. On voit naître par là même les bases d'une grammaire historique.

La quête du langage primordial et universel porte ainsi, paradoxalement, les savants de la Renaissance, grâce à leur esprit critique désormais éveillé, à développer les études sur les multiples

langages humains et à démythifier l'idée du langage adamique.

Bibliographie

Ouvrages critiques

- Céard, J. (1980). De Babel à la Pentecôte: la transformation du mythe de confusion des langues au XVI^e siècle In *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, t. 42, 579-594.
Dubois, C. G. (1970). *Mythe et langage au XVI^e siècle*, Bordeaux: Ducros.

Textes

- Dante Alighieri (1965). *Tutte le opere*, Firenze: Sansoni.
Du Bellay, J. (2001). *Deffense et Illustration de la langue française* [Paris, 1549]. Genève: Droz.
Bochard, S. (1646). *Geographia sacra*, éd. Caen.
Bovelles (1973). *Sur les langues vulgaires et la variété de la langue française*; texte latin, trad. française et notes par Colette Dumont-Demaizière. Paris: Libr. C. Klincksieck.
Calvin J. (2006). *Commentaire sur le Nouveau Testament*. Aix-en-Provence: Kerygma.
Candalle, Francois de Foix de (1579). trad. et comm. de *Le Pimandre d'Hermès Trimégiste*. Bordeaux.
Cardano, G. (2004). *De Subtilitate libri XXI* [Noribergae, 1550]. Milano: FrancoAngeli.
Duret, C. (1972). *Thrésor de l'histoire des langues de cest univers, contenant les Origines, Beautés, Perfections, Decadences, Mutations, Changements, Conversions et Ruines des langues* [Cologne, 1613]. Genève: Slatkine.
Fauchet, C. (1972). *Recueil de l'origine de la langue et poésie française, ryme et romans* [Paris, 1581]. Genève: Slatkine reprints.
Gessner, C. (1555). *Mithridates. De differentiis linguarum*.
Luther, M. (1993). *Oeuvres*, Genève: Labor et Fides.
Paré, A. (1990). *Livre des animaux et de l'excellence de l'Homme*. Mont-de-Marsan: Ed. InterUniversitaires.
Périon, J. (1972). *Dialogorum de linguae gallicae origine eiusque cum Graeca cognatione*. [1555]. Genève: Slatkine Reprints.
Pline (2004). *Historia naturalis*. Paris: Les Belles Lettres.
Postel, G. *Des origines de la langue hébraïque*.
Scève, M. (1967). *Œuvres*. Genève: Slatkine Reprints.

Manuela Moretti

a obtenu le Baccalauréat Universitaire en langue et littérature françaises et italiennes à l'Université de Genève en 2006. Maintenant elle prépare sa Maîtrise en littérature italienne à l'Université de Florence, avec un mémoire sur Federigo Tozzi.